

FLORENCE PINTON

## LES STRATÉGIES DE GENRE FAVORISENT-ELLES LE DEVELOPPEMENT ?

### **Des femmes en forêt colombienne**

La région du Catatumbo, au nord-est de la Colombie, est en perpétuelle évolution depuis les années soixante. Sa colonisation, par des paysans sans terre, progresse d'années en années, tandis que les Indiens Bari, population autochtone, sont entraînés dans un processus d'acculturation, inévitable semble-t-il à leur intégration économique. Depuis une vingtaine d'années, les missionnaires d'abord, les institutions nationales ensuite, et même des groupes privés, interviennent selon des logiques qui leur sont propres et qui, manifestement, ne correspondent pas aux besoins des colons et des Indiens. Les actions engagées n'ont en tout cas, ni enrayé la paupérisation des colons, conséquence de leur mode d'insertion dans un milieu mal dominé, ni évité l'appauvrissement des Bari face à la réduction de leur territoire. Elles semblent par contre, s'accompagner d'un changement de la position économique et sociale de la femme bari et du renforcement d'un modèle patriarcal chez les colons.

Au-delà de toutes les interrogations que peut susciter un tel constat, nous nous sommes intéressée à l'analyse comparée des rapports sociaux de sexe, de façon à différencier dans chaque groupe les comportements expressifs d'une construction sociale. Dans cette perspective, il nous a paru utile de faire appel à la notion de genre.

## La spécificité des relations de genre

La distinction entre les comportements masculins et féminins est universelle mais elle varie d'une société à l'autre. Hommes et femmes sont placés dans des circonstances qui les empêchent de dire, faire, vouloir et percevoir la même chose. Décrire le fonctionnement d'une société suppose de comprendre comment l'un et l'autre « sexe » dans leur rapport, se réfèrent à un système de pratiques et de représentations. Cette spécificité de la construction sociale des rapports entre hommes et femmes, désignée par le terme de genre par les anglo-saxons (*gender*), a amené Illich à dire que le genre est vernaculaire (1983).

L'interprétation de la division sexuelle des activités en terme de rapports de genre est intéressante car elle restitue à l'analyse la spécificité culturelle des relations entre hommes et femmes, trop souvent occultée par les discours mondialistes sur les femmes et le développement et relativise, par sa dimension sociale, le rôle des différences biologiques dont s'alimente la sociobiologie pour justifier la subordination quasi générale des femmes.

Le genre apparaît donc comme un outil analytique efficace si l'on cherche à rendre compte de la différence des comportements au sein d'un groupe social et d'un groupe social à un autre. Cette bipolarité sociale élimine, de plus, toute référence à un modèle normatif unique. Considérer, par exemple, que les activités quotidiennes des femmes sont sous-tendues par des intérêts de genre permet de contourner cette fausse homogénéité imposée par la notion générale « intérêt des femmes ». La répartition du travail entre homme et femmes détermine une relative universalité des besoins concrets de genre, mais les stratégies mises en oeuvre pour leur réalisation varient d'une culture à l'autre en vertu de la position sociale des individus et de leur identité de genre. Cette notion, souligne Caroline Moser (1987), permet de distinguer les nécessités concrètes (production) des besoins stratégiques (conditions sociales), distinction fondamentale en matière de planification car elle indique les réelles limitations des modes d'intervention.

L'approche européocentriste de la répartition du travail entre hommes et femmes interprète historiquement celle-ci comme le résultat d'une incapacité physique des femmes à s'adonner à certaines tâches en raison de leurs grossesses successives et des soins qu'elles accordent aux enfants. Pourtant, cette reconnaissance de contraintes biologiques et techniques apparaît dépourvue de pertinence lorsqu'on regarde, dans le détail, la répartition du travail entre hommes et femmes, à travers diverses situations dans le monde. L'étude présentée par Alain Testard dans son « *Essai sur les fondements biologiques de la division du travail chez les chasseurs cueilleurs* » (1986) montre que la logique et l'organisation des activités économiques sont sous-tendues, pour ces sociétés, par des systèmes symboliques de représentation de la nature. Il est donc pertinent de s'interroger sur leur évolution ou transformation face à l'apparition de nouveaux outils ou de nouvelles activités.

Ce préambule nous a permis d'illustrer l'intérêt de la substitution du concept de sexe par celui de genre et ce, particulièrement dans les études socio-économiques liées à des projets de développement. Cette substitution est, bien sûr, justifiée par le sens dont les mots sont porteurs. L'utilisation du concept de sexe peut être pratique quand elle se situe dans une approche descriptive d'une situation concrète. La notion de sexe est alors nominative, elle remplace celle d'homme ou femme. Le concept de genre est par contre indispensable à l'analyse des comportements ou d'une situation évolutive. Il évite de tomber dans le piège des stéréotypes.

Nous appliquerons notre réflexion aux Bari et aux colons. L'analyse comparée est intéressante car elle met en évidence, au delà des contraintes naturelles, le poids de l'histoire et des facteurs socio-culturels dans l'élaboration d'un style de vie. Elle fait ressortir la spécificité des dynamiques de changement pour chacun des deux groupes. Elle montre en particulier, que le critère de la répartition sexuelle des tâches ne peut-être explicité ni en terme de rationalité économique, ni en terme d'adaptation à l'environnement. Par contre, on peut se demander pourquoi et comment, l'intégration d'une société traditionnelle comme celle des Bari à l'économie marchande, passe par une dévalorisation du statut féminin.

## **Le catatumbo : ethno-histoire et colonisation**

Les Bari appartiennent culturellement au grand ensemble amazonien. Horticulteurs sylvicoles, ils peuplaient jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle les forêts du sud-est de Maracaïbo. Pour défendre leur territoire, ils résistèrent pendant quatre siècles à l'occupation espagnole. C'est la découverte de gisements de pétrole, en 1910, qui va permettre indirectement ce que les Espagnols n'avaient jamais pu réaliser : la colonisation interne de la région. Le développement des activités liées à l'extraction des hydrocarbures attire toutes sortes de gens chassés par la misère, commerçants et aventuriers. En 1940, Tibu, ville comptoir et administrative est fondée à la lisière de la forêt. Le territoire Bari se contracte alors rapidement. A partir de 1947, les premiers chercheurs de terre, fuyant les graves troubles ruraux qui secouent alors la Colombie <sup>(1)</sup>, viennent prospecter, profitant des chemins de pénétration ouverts pour l'exploitation pétrolière. Toute une classe de paysans rejetés des hautes et moyennes terres entreprend de défricher. Mais les conflits avec les Indiens demeurent violents et limitent l'ampleur de la colonisation. C'est seulement en 1964, après des siècles de guerre, que les Bari cessent brutalement toute hostilité pour faire la paix avec les blancs <sup>(2)</sup>. Les missionnaires se partagent la région tandis que les colons continuent d'affluer depuis les vallées andines, repoussant les Bari, affaiblis et désorganisés, d'est en ouest.

La présence de l'or noir avait créé un différend frontalier entre la Colombie et le Venezuela <sup>(3)</sup> et il devenait urgent de peupler la zone frontalière pour imposer la souveraineté nationale. Au même moment, les crises paysannes libéraient une importante population qu'il fallait apaiser et canaliser <sup>(4)</sup>. Le déplacement de ces populations vers les terres frontalières

1. P. Gilhodes, 1971
2. R. Jaulin, 1974.
3. Ce différend est à l'origine d'une délicate délimitation aussi bien des eaux territoriales que de la plate forme continentale du golfe de Maracaïbo. Ramousse, 1981.
4. En 1961, une nouvelle réforme agraire est votée afin d'apaiser le mécontentement populaire. Mais elle provoque, dans ses effets, la désintégration de l'agriculture paysanne (CINEP, 1981).

marginalisées comportait de nombreux avantages politiques en substituant la colonisation à une véritable réforme agraire. La migration spontanée des premiers paysans, réponse à une situation de crise – la décomposition paysanne – constituait donc un phénomène à encourager et à planifier si possible.

### **La femme bari dans son milieu traditionnel**

L'âge d'or de la société bari est associé à la période précoloniale et s'étend jusqu'aux années soixante. Le semi-nomadisme fait des indigènes des propriétaires temporaires des terres cultivées, en observant une rotation qui permet à la forêt de reprendre ses droits. A la polyculture vivrière qui fournit l'alimentation glucidique de base, sont associées les activités de ponction (chasse, pêche, cueillette) donnant accès aux protéines.

La société se répartit entre plusieurs maisons collectives ou *bohio*, chaque *bohio* étant comparable à une unité d'existence économiquement autonome. Son organisation interne se fonde sur la relation d'alliance entretenue entre deux groupes de parents, les « gens du soi » (*sadodi*) et les « gens de l'autre » (*ogybado*) qui se répartissent l'espace. L'équilibre numérique entre alliés et parents repose sur la mobilité des hommes et la durée de vie limitée de la maison. Lorsqu'ils sont en âge de se marier, les hommes quittent en effet la maison maternelle pour aller épouser une femme *ogybado* dans une autre maison. Le lieu où ils partent vivre ne correspond plus à la « matrice » de la mère et ils n'ont de ce fait pas à affirmer leur indépendance à cet égard<sup>(5)</sup>. Les femmes, elles, demeurent dans leur maison d'origine et apparaissent comme éléments permanents et structurants de la communauté. L'originalité du groupe est que les règles d'organisation ne seront valables que le temps d'existence de la maison. Un *bohio* ne peut se suffire à lui-même à long terme car l'équilibre entre alliés serait rompu. Au terme d'une quinzaine d'années, l'éclatement de cette unité de vie conduit à

5. Le souci de ne pas opposer les sexes se trouve structurellement exprimé et renforcé par l'exogamie associée à l'uxorilocalité. « Le Bari, en quittant l'espace de sa mère pour une autre maison peut réellement s'allier aux habitants » (se reporter aux travaux de Jaulin, 1973)

l'éparpillement des familles. Les jonctions de groupe à des fins de formation de maisons nouvelles entraînent peu à peu l'abandon des maisons et des régions.

Pourvoir à la nourriture n'est pas une prérogative masculine pour les Bari. La cosmovision associe les femmes à la terre nourricière, symbole de fertilité et les hommes à l'espace, symbole de lien avec le monde extérieur. Les femmes consacrent ainsi beaucoup de leur temps à l'agriculture, le système agricole étant, si l'on se réfère à la terminologie de Boserup, de type féminin<sup>(6)</sup>. Leur grande implication dans cette activité semble liée à l'organisation de la reproduction (tendance à l'uxorilocalité) et au type de système agricole (semi-itinérant). Les femmes assurent la continuité des tâches agricoles et des cellules productives, contrairement aux hommes dont la mobilité restreint la participation. Les célibataires, écartés des travaux agricoles sauf en cas de gros travaux, s'emploient à des activités où dominent chasse et pêche. Lorsqu'ils quittent le *bohio* pour aller épouser une femme, ils participent alors aux plantations et à l'entretien du champ familial.

La distribution des activités au sein de la maison est complexe et on est frappé par l'apparente confusion qui y règne. Les pratiques agricoles supposent pourtant l'existence d'unités familiales relativement autonomes. A chaque famille est associé un « jardin tropical » à l'extérieur et un « appartement » à l'intérieur, la division du travail s'effectuant au niveau familial. L'autonomie des familles est effectivement bien préservée dans le cadre de la vie communautaire, les espaces privés prédominent sur les espaces collectifs. Chacun organise sa journée à sa façon et peut quitter à son gré le *bohio*. Cependant, les regroupements ont une très grande cohésion du fait des rapports de filiation et du caractère collectif de nombreuses activités.

Si la famille nucléaire est l'unité de base de l'économie, les membres de la communauté partagent de nombreuses activités

6. Selon que le travail des champs est effectué par des femmes, ou de manière prédominante par celles-ci, ou par des hommes, il est nommé par Boserup en fonction du sexe qui le prend en charge. Elle constate ainsi que beaucoup de populations tribales assurent leur subsistance grâce à l'agriculture itinérante de type féminin.

et tous les individus participent également à l'effort économique. Par contre les activités sont différenciées selon l'âge et le sexe. La chasse, réservée aux hommes se pratique souvent par petits groupes au moment de la saison des pluies, lorsque la pêche devient difficile. La femme participe aux battues collectives mais elle est exclue de la manipulation des arcs et, plus récemment des fusils. D'une façon générale, et pour reprendre la classification proposée par Leroi-Gourhan (1943), les outils en percussion lancée leur sont étrangers. La cueillette est plus le fait des femmes et des enfants et il n'est pas rare de voir plusieurs femmes quitter ensemble le *bohio* une partie de la journée pour revenir extrêmement chargées. D'autres activités sont fortement interdépendantes : hommes et femmes interviennent à des phases différentes de leur réalisation ou aux mêmes phases mais avec des techniques différentes. Chez les Bari, gestes et outils, plus que l'activité elle-même, différencient les genres. La pêche, l'agriculture, l'entretien de la maison s'appuient sur cette complémentarité. Lors des sorties collectives de pêche, les femmes n'utilisent jamais l'arc ni le harpon. Elles attrapent les poissons à la main et utilisent fréquemment des plantes ichtyotoxiques. Les hommes pratiquent, de leur côté, la plongée et utilisent le harpon et l'arc. En conséquence, il est souvent possible de deviner le sexe du pêcheur à partir de l'espèce des poissons pêchés. Il est intéressant de noter enfin que la répartition du travail et l'aptitude des femmes à remplacer dans certaines circonstances les produits de chasse par ceux de la pêche et de la cueillette entraînent une autonomie alimentaire des femmes de quelques semaines, inconcevable chez les hommes au-delà de quelques jours.

La composition des groupes n'est jamais laissée au hasard : elle respecte les règles d'alliance selon lesquelles s'organise la distribution de l'espace. Le jeu de ces relations sociales optimise les activités quotidiennes en allégeant les tâches pesantes comme le défrichage par les hommes, la construction des barrages pour la pêche par les hommes et les femmes, la construction et l'entretien de la maison par l'ensemble du groupe. La productivité obtenue résulte d'un effort commun mais chacun s'attribue la part qui lui revient et la consommation des aliments s'effectue dans l'intimité familiale. D'autres activités qui

s'effectuent individuellement se déroulent au même moment (corvée de bois, tissage, soin des enfants, débroussaillage) et à proximité. Enfin, quelques tâches s'effectuent solitairement en fonction des besoins immédiats (corvée d'eau, récolte de manioc...).

Le temps quotidien s'organise sur ces relations de genre. Le rythme du travail masculin est irrégulier mais les activités sont soutenues pendant un temps long. Elles ont principalement lieu à l'extérieur de la maison. Une fois chez lui, l'homme passe de longues heures à se prélasser dans son hamac, tout en s'adonnant de façon intermittente à quelques activités artisanales (réparer un hamac, tailler des flèches). Le travail féminin est par contre parcellarisé mais moins discontinu. La femme observe de nombreuses courtes pauses dans ses activités mais ne s'interrompt jamais très longtemps. Elle partage son temps entre la maison et les jardins (entretien et récoltes).

La maison apparaît donc comme le lieu privilégié de la sociabilité domestique où hommes et femmes passent une grande partie de leur temps. Les espaces sont peu marqués par les genres, à l'exception des nattes, sur le pourtour externe de la maison, domaine essentiellement féminin, et le centre de la maison, domaine privilégié des hommes. On observe peu d'opposition entre les genres et comme un souci de complémentarité. Les lieux extérieurs sont cependant plus marqués socialement. Le fleuve est un espace mixte mais compartimenté. Hommes et femmes ne se baignent jamais ensemble ni au même endroit. La forêt a une connotation masculine alors que les jardins sont le domaine des femmes.

Pendant la période de menstruation, les interdits sont renforcés. Les frontières de genre se font plus rigides. La natte devient un espace exclusivement féminin où la femme reste cantonnée, la chasse, la pêche et toutes les activités liées à l'approvisionnement alimentaire (portage) lui sont interdites. La manipulation de nourriture est bannie. Il apparaît que les comportements sont influencés, chez les Bari, par une construction symbolique que l'on retrouve dans de nombreuses sociétés.



## La femme colon dans un environnement nouveau

Les colons du Catatumbo proviennent majoritairement du département même, le *Norte de Santander*. Cela s'explique en partie par la proximité de la région qui réduit les frais de transport et par l'ouverture des chemins de pénétration dans la partie est.

Les premiers arrivants pratiquaient la jachère forestière. Puis, ils sont passés progressivement de ce système extensif d'utilisation du sol à un système plus intensif combinant la jachère buissonneuse et la jachère courte. Cette évolution s'est accompagnée d'une importante déforestation. L'intensification de l'agriculture s'est poursuivie par un raccourcissement des temps de jachères qui n'a pas été accompagné d'une évolution des technologies et des systèmes de cultures. En conséquence, le sol s'est dégradé (perte de sa fertilité). La persistance d'une agriculture sur brûlis, technique très répandue dans la colonisation des forêts tropicales humides, a souvent été justifiée par le retour brutal à de faibles densités de population (Boserup, 1970), associé à la carence des moyens de production et au manque d'encadrement social (Gourou, 1982).

A côté de ces pratiques agricoles, existent de nombreuses activités liées à la commercialisation des produits. Elles vont varier avec le développement de l'exploitation ou *finca*. La *finca* convertie en *ganadera* (élevage bovin) est l'aboutissement d'une progression économique dans le processus de colonisation. La première étape (arrivée des pionniers sur le front agricole) correspond aux exploitations les plus modestes dénommées *pancoger*, qui limitent leurs activités à l'agriculture de subsistance. Puis, le système de production s'organise autour d'une production marchande prise en charge par la force de travail familiale pour en abaisser les coûts économiques. Mais la faiblesse du marché, associée à l'inadéquation du système agricole, ne permet pas d'obtenir un revenu qui compense les lacunes de l'autoproduction. Un milieu inconnu et fragile et un système de production peu performant sont à l'origine de la dégradation progressive du milieu et de l'appropriation par les familles de surfaces de plus en plus étendues. Nous nous limiterons à l'analyse de la répartition des activités, les aspects écologiques

et technologiques ayant fait l'objet d'un autre travail (Pinton, 1987).

La famille constitue l'unité de base de l'économie. Cette unité, isolée dans l'espace, est rarement autonome car d'une façon ou d'une autre, elle fait appel au marché du travail pour se reproduire. Le déséquilibre entre la capacité familiale de travail et les nécessités du système agricole crée une différenciation sociale avec d'un côté, ceux qui vendent leur force de travail (semi-prolétarianisation des hommes) et de l'autre, ceux qui font appel à elle (embauche d'ouvriers agricoles).

Au regard du système agricole, la division du travail correspond, selon la terminologie de Boserup, à un système masculin. La femme est chargée de tous les travaux domestiques et des tâches ménagères à l'intérieur de la maison, tandis que les hommes vivant sous le même toit sont responsables des travaux agricoles (cultures de subsistance et agriculture marchande), des activités de portage (corvée de bois, récoltes) et de la pêche, lorsqu'elle se pratique. La participation de la femme aux travaux agricoles demeure exceptionnelle. Dans les *fincas* employant des ouvriers agricoles, sa participation est nulle. Dans les familles les plus pauvres, elle ne travaille la terre qu'en cas d'extrême nécessité et occasionnellement. Plus la famille est pauvre, plus la participation de la femme est probable. Des valeurs culturelles très négatives retardent sa participation jusqu'à un seuil de pauvreté assez élevé. A mesure que l'exploitation grandit, la participation du propriétaire aux travaux agricoles diminue, alors qu'augmente le travail domestique de la femme (cuisiner pour les ouvriers).

La division du travail par genre ne se superpose pas à celle de l'économie (travail domestique, travail marchand) puisque les hommes ont la charge de tous les travaux agricoles quel que soit le devenir des produits (autoconsommation ou marché), mais coïncide plutôt avec une certaine répartition de l'espace. Les hommes ont une propension à prendre en charge les activités agricoles et marchandes, contrairement aux femmes qui restent dans le domaine du domestique, non agricole et non marchand. La distribution des tâches intervient beaucoup plus entre deux catégories d'activités qu'au sein d'une activité. Elle intervient

aussi entre deux types d'espace : les femmes limitent leurs activités à la sphère des travaux domestiques réalisables à l'intérieur de la maison et sur le pourtour immédiat (soin aux petits animaux domestiques et tri des récoltes de café, cacao...). Les hommes ont la charge de toutes les activités s'effectuant à l'extérieur de la maison (bois de feu, agriculture, pêche, commerce). Il est très rare qu'une femme s'absente de sa maison car elle est exclue du sens donné au monde extérieur. Lorsque l'homme s'absente plusieurs jours, les garçons se substituent à lui, les familles les plus riches confiant ces activités aux ouvriers agricoles.

En fonction des variations socio-économiques, on observe au sein de la famille une certaine hétérogénéité de la quantité de travail fourni par le chef de famille (présence ou non d'ouvriers agricoles, développement plus ou moins prononcé de l'élevage) alors que le travail féminin reste relativement constant d'une famille à l'autre. Des plus nantis aux plus démunis, les activités féminines sont orientées vers le domaine domestique alors que les hommes consacrent leurs journées à l'agriculture et au commerce sous différentes formes. L'espace domestique a un rôle de sociabilité peu marqué, les femmes y demeurant seules la majorité de leur temps. Les champs sont le domaine d'intervention des hommes comme les lieux extérieurs à la maison. L'isolement des familles entre elles rend difficile toute forme de sociabilité, les rencontres entre femmes, par exemple, étant exceptionnelles voire inexistantes.

La non prolétarianisation des femmes, phénomène peu courant en Amérique Latine (ACEP, 1980), peut s'expliquer en partie par le caractère immature de la colonisation : le marché du travail, encore embryonnaire, ne donne pas lieu à une offre de travail importante. Lorsque la femme se prolétarianise, c'est pour aller vendre ses services en ville, les activités en milieu urbain étant plus valorisées et considérées plus rentables que celles liées au milieu rural. Or la colonisation représente pour ces familles l'ultime espoir de l'accès à la propriété, l'accomplissement du rêve de devenir grand propriétaire terrien, situation à laquelle correspondent des normes sociales bien définies. Respecter ces normes et ces comportements, c'est un peu déjà

réaliser une partie de l'inaccessible, se donner l'illusion d'une autre réalité. Les femmes ont pour l'instant un rôle important dans la reproduction, à moindre coût, de la force de travail familiale. Si elles ont pu participer aux premiers travaux de défrichement, lors de l'arrivée de la famille en forêt, elles ont été, ou se sont rapidement écartées des activités agricoles et sont devenues dépendantes du travail de leur mari. Leur non participation aux travaux agricoles et à l'approvisionnement (excepté la corvée d'eau) leur rend pénible l'absence prolongée des hommes de la maison.

Les relations de genre apparaissent relativement rigides chez les colons, la répartition des tâches étant très compartimentée. La femme est exclue des activités considérées par les colons comme un travail, toutes les activités liées à la terre y étant incluses. Sa position sociale, affirmée par son retrait des travaux agricoles, la qualité de sa cuisine et le statut de son mari, limite considérablement ses possibilités d'innovation et d'adaptation à la réalité économique et écologique. Les stratégies mises en oeuvre dans le cadre de ce modèle, très limitées par les attributs de genre, sont comme dissociées des nécessités concrètes de la famille. Elles se répercutent sur la qualité de l'alimentation de la famille.

### **Colons oubliés, Indiens assistés**

La colonisation du Catatumbo a été favorisée par la conjugaison de facteurs politiques (zone frontalière entre la Colombie et le Venezuela), sociaux (crises paysannes) et économiques (découvertes des gisements de pétrole). Les autorités nationales ont stimulé le peuplement de cette zone frontalière par un certain nombre de décrets. En 1968, l'Institut de la Colonisation et de la Réforme Agraire (INCORA) déclare la plaine du Catatumbo zone de colonisation et s'engage à apporter son soutien en distribuant des titres de propriété à ceux qui mettent les terres en culture, en accordant des prêts et un appui technique aux colons voulant développer le cacao ou l'élevage et qui offrent les meilleures garanties de remboursement. Commencent alors les premiers affrontements au sein des structures sociales nées

de la colonisation. L'absence d'une politique de crédits pour la majorité des pionniers, comme d'une réelle assistance technique, le manque de programmes de santé comme de voies de communication sont révélateurs de politiques nationales sans réels moyens d'intervention ou ignorants les besoins des colons.

Dans le contexte de la colonisation, le désengagement de l'Etat vis-à-vis des agriculteurs apparaît comme un frein à l'installation des colons dans de bonnes conditions. Paradoxalement, cette inefficacité favorise le rapprochement des familles entre elles et leur donne un semblant d'identité collective par la similitude de leurs difficiles conditions d'existence. A l'opposé, les interventions multiples auprès des Indiens considérés comme des ignorants, créent un état de dépendance et d'assistance et inhibent les capacités d'autonomie de ces derniers.

Les Bari voient leur territoire se rétrécir. Depuis 1964, plusieurs missions se sont installées et contribuent par l'évangélisation, à la dégradation culturelle et physique (épidémies) des Indiens (Jaulin, 1974). Cependant, elles apparaissent comme le premier frein à la colonisation en défendant les terres indiennes. En 1984, les Bari obtiennent, après de nombreuses démarches auprès des autorités, la reconnaissance par l'Etat de 100 000 hectares de terres, soustraites à la colonisation. Bénéficiant du droit d'usage coutumier sur ces terres, ils ont une position économique et politique indépendante de la nation. Cependant, comme certains agents de développement, les missions obtiennent, en contre-partie de leurs motivations humanitaires et civilisatrices, des aides ou financements pour mettre à exécution leurs projets, généralement intégrationnistes. Si les missions interviennent principalement sur l'éducation, la santé et l'organisation familiale, les autres intervenants cherchent, dans la plupart des cas, à financer la formation de jeunes Indiens aux Etats-Unis ou à implanter des fermes collectives fonctionnant grâce à la main-d'oeuvre indigène, dans la région.

Si, jusqu'à ce jour, les interventions extérieures ont amené des modifications dans les deux groupes, elles n'ont rien amélioré ni même résolu. Elles ont au contraire entraîné une dépréciation du statut de la femme bari et conforté les femmes de colons dans leur relation de genre, favorisant dans les deux cas mais par des

procédures très différentes la famille patriarcale et l'établissement de relations hiérarchiques (accès différencié au savoir moderne par ex.) C'est ainsi qu'on a pu assister au développement d'une agriculture commerciale masculine dans les deux groupes, à partir de deux modèles opposés de répartition du travail agricole de subsistance. Cette convergence des rôles s'est appuyée sur un subtil dérapage des relations de genre chez les Bari. Sans vouloir tomber dans la caricature, la propension de l'homme à prendre en charge les activités liées au monde extérieur a facilité cette évolution canalisée par les Occidentaux.

### **La dépréciation du statut de la femme bari**

L'analyse de l'impact des transformations sociales sur son mode de vie montre que la société bari, établie selon des termes égalitaires par une participation égale des individus à la vie économique, tend à évoluer vers un modèle de domination masculine. Les facteurs générateurs de cette déstabilisation sont multiples. Ils ont été introduits par la rupture progressive des communications et des échanges d'hommes entre les communautés, l'atomisation de chacune d'entre elles en unités familiales et enfin, la conception de l'habitat. L'immobilisation des hommes déplace les relations d'alliance vers les relations de parenté. Une tendance à l'endogamie qui perturbe les relations sociales du dedans ainsi que l'organisation associée des tâches agricoles apparaît. L'atomisation des familles facilite l'émergence d'un savoir privatisé. Les femmes sont exclues du savoir par un processus de transformation des activités traditionnelles et l'incorporation de nouvelles technologies. Les tâches collectives disparaissent en faveur d'un mode de vie individuel. La conception de l'habitat favorise cette évolution. Les espaces de sociabilité domestiques disparaissent avec l'apparition des bungalows familiaux. Les femmes abandonnent leurs activités d'intérieur (filage, tissage) face à l'inconfort qu'elles subissent (chaleur excessive, espace exigü, isolement). L'éducation des enfants leur est enlevé tandis que leur savoir-faire en matière de santé est dévalorisé. Ce sont les hommes qui sont formés à la médecine occidentale, à l'encontre des règles sociales de ce groupe. Ils n'ont, de ce fait, aucune efficacité réelle, ne pouvant

exercer leur nouveau savoir ni dans la maison collective à laquelle ils appartiennent et encore moins dans les autres groupes.

Quotidiennement, le temps de travail des hommes et des femmes bari augmente, accompagnant la disparition d'activités et le déplacement d'autres. L'effet le plus conséquent est la sédentarisation des groupes associée à la mise au travail agricole des hommes et plus spectaculairement des célibataires. Les cultures commerciales et les pâturages monopolisent les meilleures terres et se substituent aux jardins familiaux. Leur extension autour des lieux d'habitation augmente la distance aux cultures de subsistance, aux lieux de ravitaillement en ressources (bois, cueillette) et alourdit la tâche des femmes pour le portage. Les hommes consacrent plus de temps à l'agriculture commerciale, sans diminuer leur participation aux activités d'approvisionnement en ressources forestières dans un premier temps, puis à leurs dépens dans un deuxième temps. Les femmes maintiennent leurs activités domestiques et d'autoproduction. Puis, à mesure que l'homme s'oriente vers le commercial, le temps qu'elles accordent au secteur de subsistance augmente tandis que certaines tâches de production d'objets disparaissent. Cette transformation de l'organisation domestique affaiblit l'efficacité du système alimentaire sans y introduire un système d'échange assez performant pour maintenir la qualité de l'alimentation. Elle s'accompagne d'une régression de la position économique de la femme : écartée de plusieurs activités, celle-ci devient dépendante de son époux pour l'accès aux ressources protéiques et aux objets dont elle a maintenant besoin.

Tous ces changements ainsi que les conséquences indirectes qui les accompagnent provoquent la dépréciation du statut de la femme bari. Ceci n'a été possible que par l'affaiblissement du mode de reproduction, qui se basait sur la mobilité des hommes. La production, qui traditionnellement renforce les liens sociaux, devient incompatible avec la reproduction sociale. La division sexuelle du travail imposée par les Occidentaux entre en contradiction avec les relations de genre vécues quotidiennement par les Bari.

## **L'oubli des femmes colons**

Les femmes colons n'ont bénéficié d'aucune aide au développement et restent exclues des activités agricoles. Il faut cependant avoir à l'esprit que, en tant que maîtresses de maison, elles correspondent au modèle de référence des milieux inspirés d'une idéologie charitable et paternaliste. Elles ne suscitent donc pas d'actions visant à changer leur condition de genre. En effet, elles n'assurent pas de tâches physiquement pénibles, elles ne participent pas aux activités agricoles, ou de façon très discrète par les soins qu'elles apportent aux animaux domestiques, elles ne subissent pas de facteurs de saisonnalité importants. L'effort dispensé au cours de l'année est relativement homogène. Par contre, elles ont du mal à obtenir des maîtres d'école pour leurs enfants. Le manque de solvabilité des familles empêche celles-ci de profiter efficacement des apports de la médecine occidentale. L'aide technique et financière ne concerne que les chefs de famille offrant des garanties et ne s'applique qu'aux activités marchandes.

L'agriculture de subsistance, à la charge des hommes, est réduite au plus simple. La négligence du secteur vivrier est illustrée par la disparition des jardins potagers tenus traditionnellement par les femmes dans les économies paysannes en Colombie. Paradoxalement, l'autoproduction est d'autant plus faible que la famille est dépourvue en hommes et donc plus pauvre : le surplus de travail que l'homme doit fournir à l'extérieur lui laisse peu de temps pour le secteur vivrier. Le régime alimentaire en est fortement affecté, les revenus ne permettant pas de combler la faiblesse de l'autoproduction.

Il apparaît donc qu'aucune action n'a été engagée au profit des femmes de colon. Leur retrait des activités agricoles et marchandes est une des facettes de cette forme sociale inadaptée à la satisfaction des besoins de la famille. Ce retrait n'est pas non plus fonction des nécessités du travail domestique. Il est l'illusion d'un pas vers l'ascension sociale.

On peut redouter, dans les années à venir, une exacerbation des inégalités sociales dans l'accès aux ressources, processus regrettable dans un groupe social en formation. Selon le degré



de développement de l'exploitation familiale, les épouses participent à son fonctionnement en assurant les tâches domestiques ou migrent vers la ville, quand l'exploitation n'est plus viable, pour vendre leurs services dans le secteur tertiaire. Cette évolution est difficilement envisageable, du moins avec les données actuelles (1986), chez les Bari : les femmes sont, dans tous les cas de figure, totalement investies dans la production vivrière, indispensable à la survie de la famille.

Nous avons relevé chez les colons, des cas de transgression des frontières de genre où hommes et femmes ne se conforment plus tout à fait au moule que le genre leur attribue. Ces comportements se manifestent dans des situations particulières ou pour remédier à une situation économique catastrophique. Au sein des familles sans garçons, les filles sont parfois formées à des activités normalement masculines, pour pallier le manque d'hommes. Une famille sans hommes adultes est cependant dans l'incapacité de survivre, si ce n'est quelque temps de la charité. Enfin, dans deux familles où les femmes participent aux travaux agricoles, le travail apparaît en supplément des activités domestiques qui restent inéluctablement à vocation féminine.

Ces transgressions, mal acceptées par les autres familles, sont l'illustration de réponses individuelles en contradiction avec la coercition sociale. Celles-ci peuvent cependant être à l'origine de profondes transformations répondant à un effort d'adaptation du modèle social à l'environnement économique et naturel.

Ces observations autorisent quelques conclusions sur l'évolution des rapports de genre. Il apparaît que l'établissement du système d'approvisionnement des Bari accompagne l'exclusion progressive des femmes du contrôle de la production. Certaines conceptions (éducation, santé, commerce) et usages (système agricole) les dépossèdent de leur fonction dans la reproduction sociale. Lorsque ces transformations correspondent à une extension des stratégies de genre (pas de rupture dans les représentations), elles se font sans beaucoup de résistance malgré leurs conséquences économiques souvent désastreuses, conséquences qui font appel à une autre logique qui se traduit par l'irrationalité des systèmes de production mis en place. Par

contre, lorsque les transformations s'appuient sur des conceptions radicalement opposées à celles qui fondent les genres, comme celles de la santé, elles se soldent par une totale inefficacité. Quant aux femmes de colon, enfermées dans des stratégies qui leur autorisent peu de mouvement, elles semblent avoir une situation privilégiée par rapport aux femmes du tiers-monde : elles ont une marge de temps non utilisée. Elles expriment pourtant une extrême lassitude devant la monotonie de leur travail et leur solitude permanente.

## Conclusion

La cohésion sociale s'organise d'abord autour des relations de genre. Celles-ci donnent au niveau familial comme au niveau social, une des clefs de la logique de fonctionnement des groupes sociaux. Elles représentent, dans ce sens, au-delà des rapports de classe, un des enjeux du développement, leur prise en considération apportant un éclairage nouveau. Leur ignorance ou négation par des agents extérieurs, développeurs ou âmes charitables, peut créer des situations de conflits et de dépendance, voire même de blocage, situations que nous avons évoquées dans ce travail.

La transformation en cours de la société bari l'entraîne vers une modification douloureuse des relations de genre, souvent en contradiction avec les stratégies de reproduction du groupe, et en conséquence génératrice de conflits et de crise. Les femmes subissent les premières les conséquences d'une répartition du travail basée sur d'autres représentations. Leur prise en charge de la totalité de l'agriculture vivrière en même temps que la restriction de leurs activités au domaine de la subsistance est certes favorisée par le modèle bari. Mais cette évolution subtile, sans modifier en apparence et de façon brutale la répartition traditionnelle du travail, dépossède les femmes de leur pouvoir d'intervention et de leur faculté d'autonomie. De nouveaux rapports de domination s'inscrivent progressivement dans ce processus d'acculturation.

Chez les colons, des facteurs de désocialisation oeuvrent ensemble pour limiter l'espace économique et social à celui de

la famille. Leurs difficultés à s'organiser montrent qu'il y aurait lieu d'intervenir au niveau social comme au niveau technique. Une solution évidente est la restructuration de l'autoproduction. Mais cela suppose une redéfinition des rôles masculins et féminins, et donc, une évolution des rapports de genre. Les chances de réussite dépendront certainement de la volonté des femmes à y participer mais aussi de l'attitude de leur époux face à une redéfinition des tâches et un autre partage de l'espace.

Ces remarques nous permettent-elles de conclure sur le genre face au développement ? Nous avons essayé de montrer les implications des relations de genre sur l'organisation du quotidien des hommes et des femmes dans deux groupes sociaux distincts. Ces relations ont un rôle crucial dans la dynamique sociale qui accompagne les transformations/évolutions vécues dans chaque communauté. Elles conditionnent la position sociale et économique de chacun et interrogent sur le sens et la valeur des comportements. En matière de développement, ce ne sont pas tant les relations de genre qui sont occultées – elles sont assimilées à un modèle normatif de référence par les intervenants extérieurs – mais le genre féminin qui est écarté de l'idée que l'on se fait du « développement ». Pourtant le « développement » ne peut être invoqué que dans la mesure où il ne renforce pas ou ne fabrique pas, entre autres, des divergences d'intérêts telles, que seuls des rapports de domination ou de conflits peuvent émerger.

## **Bibliographie**

- ACEP, 1980. *Mujer y capitalismo agrario*. Directora de publicación M. Leon de Leal, Estudio de regiones colombianas, Bogota 289 p.
- Boserup E., 1970. *Evolution agraire et pression démographique*, Flammarion, Paris.
- Boserup E., 1983. *La femme face au développement économique* (Women's role in economic development, 1972), PUF.
- CINEP, 1981. *Campesino y capitalismo en Colombia*, Bogota.

- Gilhodes P., 1971. *Politique et violence : la question agraire en Colombie. 1958-1971*. Cahiers de la Fondation nationale des Sciences Politiques. éd. A. Colin.
- Gourou P. 1982. *Terres de bonnes espérances, le monde tropical*. Terres Humaines, PLON, Paris.
- Illich A., 1983. *Le genre vernaculaire*, éd. du Seuil, Paris.
- INDEC, INCORA, 1971, *La colonizacion del Catatumbo ; un estudio socio-economico*, Bogota.
- Jaulin R., 1973 *Gens du soi, gens de l'autre*. coll. 10-18 dirigée par C. Bourgois, 439 p.
- Jaulin R., 1974. *La paix blanche, introduction à l'ethnocide*. Coll. 10-18 dirigée par C. Bourgois, tome 1, 297 p.
- Leroi-Gourhan A., 1943. *L'homme et la matière*.
- Moser C., Levy C., 1987. *A theory and methodology of gender planning meeting women's practical and strategic needs*, DPU gender and planning working Paper n° 11, Londres.
- Pinton F., 1985. « De l'autosubsistance à la dépendance alimentaire : les Indiens bari en Colombie » in *Femmes et politiques alimentaires*, Actes du séminaire international de l'ORSTOM-CIE, Paris, pp. 485-497.
- Pinton F., 1986. « Systèmes alimentaires et rapports sociaux : structures du quotidien et production alimentaire dans le Catatumbo (Colombie) ». *Doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, Centre International de Recherche Environnement et Développement (CIRED), Paris, 512 p.
- Pinton F., 1987. *Systèmes alimentaires en forêt colombienne : les mises en jeu énergétiques*, UNU, CIRED, EHESS, Paris.
- Testart A., 1986. *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail*, éd. EHESS, Paris.